

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 4

Artikel: Étude sur la cavalerie [fin]
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXII^e Année

N° 4

Avril 1917

Etude sur la cavalerie.

(FIN)

En décrivant dans les grandes lignes, et d'une façon très incomplète du reste, ce qu'on sait jusqu'à présent des événements qui se sont passés sur le front de la Marne, entre le 5 et le 10 septembre, je suis quelque peu sorti de mon sujet. Il ne pouvait en être autrement si je voulais exposer d'une façon à peu près compréhensible le rôle de la cavalerie. En le considérant dans son ensemble, on devra reconnaître qu'il fut très important et très honorable. Le général von Kluck a su tirer un parti excellent de sa nombreuse cavalerie. Il avait certainement la plus grande confiance dans sa valeur combattive, puisque c'est à elle qu'il s'en remet de masquer ses mouvements, de retenir suffisamment longtemps l'ennemi, d'empêcher ce dernier de se jeter dans le vaste intervalle qui s'est créé dès le 6 au matin, et d'interdire, dans des circonstances excessivement difficiles, un mouvement enveloppant très tentant pour l'adversaire.

L'importance du rôle de la cavalerie allemande à la bataille de la Marne ressort d'autant mieux si on se rend compte que c'est au moment où le général von der Marwitz fait savoir qu'il ne peut plus tenir que l'ordre définitif de retraite est donné. C'est la limite de la résistance de la cavalerie qui constitue le facteur décisif¹.

¹ Après la bataille de la Marne, les deux corps de cavalerie, quelque temps séparés, doivent avoir été réunis de nouveau, toujours sous le commandement du général von der Marwitz. Ils participent à la lutte pour l'enveloppement qui caractérise la période succédant à la bataille de la Marne. Cette course à la mer est mieux que de la guerre de mouvement, c'est de la guerre de vitesse et il est naturel que la cavalerie y ait pris sa bonne part.

Elle remonte au nord gagnant successivement, et non sans des combats journaliers, la région de Péronne, Bapaume et Arras. C'est peut-être la période

Deux circonstances me paraissent avoir rendu possible la tâche de la cavalerie. Tout d'abord, le manque de mordant de l'armée anglaise, le temps qu'elle mit à se rendre compte de l'occasion favorable qui s'offrait à elle, sa lenteur à gagner d'abord le Petit-Morin, puis la Marne. Non pas qu'il faille tomber dans l'exagération de certains auteurs allemands qui prétendent que les Anglais mirent deux jours et demi pour franchir, *sans avoir tiré un seul coup de canon*, les 20 km. qui séparent le Grand-Morin du cours de la Marne ; mais on peut admettre que vis-à-vis d'un adversaire plus rompu à la guerre de mouvement et moins épuisé par la retraite si pénible des jours précédents, la cavalerie allemande s'en serait tiré à moins bon compte.

En second lieu, il ne faut pas oublier que les corps de cavalerie von der Marwitz et Richthofen constituaient une force combinée importante, capable d'opérer d'une façon indépendante et sur un large front. Avec 12 000 cavaliers, 6 à 8 bataillons et 72 canons, sans parler des nombreuses mitrailleuses et des cyclistes, on peut entreprendre quelque chose, surtout si le terrain s'y prête. Pour bien juger l'activité et le rendement de la cavalerie allemande, il ne faut pas perdre ces chiffres de vue et se garder de faire des comparaisons avec ce qui pourrait être exigé de nos faibles brigades.

En ce qui touche à l'exécution de la tâche, on aura déjà remarqué que c'est uniquement par le combat à pied que la

la plus intéressante pour son service d'exploration qui n'a pas la tâche aussi facile qu'en août.

Du 5 au 10 octobre, la cavalerie se trouve dans la région de Lens, combattant sans arrêt. Puis, remontant toujours au nord, elle se heurte, sur la Lys, à un adversaire digne d'elle, parfois même supérieur à elle, la cavalerie française soutenue par les fusiliers marins. Le secteur de Bailleul-Estaires-Hazebrouck est le théâtre de nombreux engagements qui présentent moins le caractère de combats par grandes unités que celui d'actions partielles.

En novembre, après un repos d'une semaine, une partie de la cavalerie allemande est appelée au bord de la mer, à Nieuport, mais pas pour longtemps. Au commencement de décembre elle est transportée sur le front oriental. Là s'ouvre pour elle les grands espaces et un champ d'activité encore plus considérable. Il faudrait une étude spéciale pour relater les nombreuses opérations auxquelles elle prit part dès le printemps 1915.

Parmi ses plus beaux faits d'armes il faut signaler ceux qu'elle accomplit lors des opérations contre Vilna. Les Allemands lui doivent une bonne partie de leurs succès. Après la chute de Kowno, la cavalerie allemande agit en grand contre les voies ferrées et les communications de la 10^e armée russe qu'elle mit à deux doigts de la capitulation en lui coupant à plusieurs reprises la retraite.

cavalerie en est venue à bout. Il est bien évident que ce n'est pas par des attaques à cheval qu'elle aurait pu, quatre jours durant, remplir sa mission. Peu importe du reste ; il est parfaitement indifférent que la tâche reçue soit résolue par tels ou tels moyens, l'essentiel est qu'elle le soit.

Mais, dira-t-on, de l'infanterie seule aurait pu faire de même. Ici encore je fais une concession et je dis « peut-être ». Je dis « peut-être », car je n'en suis pas persuadé. Pour occuper, quasi à brûle-pourpoint, un grand secteur, *pour se trouver à temps* aux différents endroits voulus, pour tromper l'adversaire sur sa force, pour garnir et dégarnir un point au fur et à mesure des circonstances, pour disparaître avec rapidité et réapparaître inopinément, aucune arme ne vaudra jamais la cavalerie. Dans les circonstances que nous avons étudiées, l'infanterie n'aurait pas rendu plus de services que la cavalerie ; il est probable qu'elle en aurait rendu de moindres, car la mobilité lui aurait fait défaut.

Elle n'eût pu, comme le fit la cavalerie, renforcer rapidement un point menacé au moyen d'éléments prélevés sur un autre où contre toute attente la pression se faisait moins forte.

L'emploi que fit de sa cavalerie le général von Kluck durant la bataille de la Marne constitue, à mes yeux, pour la tactique de l'arme le plus haut intérêt.

Sauf erreur, jamais encore pareil rôle n'était dévolu à cette arme. Non pas que le principe fût entièrement nouveau. Notre règlement l'a prévu dans son article 481, qui indique parmi les tâches incombant à la cavalerie indépendante celle qui consiste à « s'emparer ou garder des points ou des secteurs ayant une importance stratégique ou tactique ».

Mais ce qu'on ne pouvait guère supposer, c'étais une tâche d'une pareille envergure et d'une semblable durée. Cet exemple ne passera certainement pas inaperçu. On peut même prévoir qu'à l'avenir une des tâches les plus importantes qui pourront incomber à la cavalerie, à ses grandes unités bien entendu, sera d'aller en vitesse *combler un vide* produit sur le champ de bataille.

Les procédés seront les mêmes qu'à la Marne. C'est avec ses fusils, ses mitrailleuses, ses canons, si canons il y a, que la cava-

lerie défendra les secteurs avancés dont parle notre règlement ou occupera les vides.

Vous voulez donc le combat à pied ? me dira-t-on. Mais oui; je crois que, quoi qu'il en coûte, le moment est venu où les dernières illusions qu'on peut encore avoir sur l'efficacité de la charge *en grandes unités* et *hors le cas de la poursuite*, doivent disparaître. Certes, il n'est pas un cavalier qui ne fasse cette constatation avec regret. Il n'en est pas un seul, s'il est vraiment cavalier, qui ne se demandera chaque fois avant de mettre pied à terre si vraiment l'attaque à cheval ne pourrait pas s'exécuter. Mais, comme pour bien d'autres circonstances dans la vie, « il faut se faire une raison ». Et puis, il y a une consolation ; on peut se dire que si l'intervention à l'arme blanche constitue une exception très rare pour de grandes unités, les attaques de plus petits éléments, faciles à masquer, plus mobiles, moins vulnérables, pourront et devront toujours être tentées. Quand on connaîtra en détail l'histoire de cette guerre on sera étonné de voir combien ont été nombreux les faits d'armes de ce genre. Il faut donc, tout en voyant les choses comme elles sont, se garder de trop généraliser¹.

En outre, je le demande, ce qu'on appelle d'une façon un peu vague « l'esprit cavalier » souffrira-t-il tant que cela de cette adaptation au combat moderne ? J'ai toujours été d'un avis contraire et toujours davantage je persiste dans mon opinion, qui a l'air paradoxale et qui ne l'est cependant pas, à savoir que plus la cavalerie combattra à pied, mieux elle devra être montée et mieux elle devra savoir monter. Il faut, en effet, de bien meilleurs chevaux et de bien meilleurs cavaliers pour pouvoir sans arrêt, en vitesse, traverser n'importe quelle zone, n'importe quel obstacle en vue d'occuper une position, que pour la charge en terrain uni. Les plus belles attaques à cheval de l'histoire, celles du premier Empire, ont été exécutées pour

¹ Ce dont il faut se garder surtout c'est d'enlever aux cavaliers isolés, aux porteurs de rapports, aux patrouilles, aux pelotons d'avant-garde leur confiance dans le combat à cheval contre des cavaliers ou même contre des fantassins qu'ils rencontrent inopinément et qui veulent leur barrer la route. Là, la moindre hésitation est fatale. La première patrouille qui a le sabre au clair est celle qui reste maîtresse du terrain et qui passe. Malheur à ceux qui hésitent ou qui veulent mettre pied-à-terre au dernier moment pour faire usage de leur mousqueton.

Les exemples de la campagne actuelle sont nombreux qui confirment ce fait.

ainsi dire au trot ; le galop n'était pris qu'au dernier moment. Les cuirassiers avaient des chevaux si lourds qu'ils ne pouvaient être employés pour le service d'exploration. Si on les compare avec les cavaliers légers, les chevaux de sang d'aujourd'hui, on ne saurait vraiment prétendre qu'en ce qui concerne l'élément mobilité, vitesse, la situation soit moins favorable actuellement que par le passé. Du reste, ce qui fait l'esprit cavalier, c'est surtout le goût du risque, de l'offensive, la prompte décision, l'exécution hardie ; toutes ces qualités peuvent et doivent se retrouver dans la manœuvre pour le combat à pied. Prenons-en donc notre parti. Exerçons-nous aux deux genres de combat, mais perfectionnons-nous de plus en plus dans celui qui est le plus nouveau pour nous et grâce auquel nous rendrons le plus de services. *Apprenons à couvrir dans le terrain de grandes distances* afin de pouvoir être avant l'ennemi sur le point que nous voulons occuper avec nos fusils et nos mitrailleuses, afin de pouvoir le surprendre, l'attaquer et le hacheiller sur ses flancs.

Continuons le travail si sérieux que nous avons commencé en ce qui concerne le tir. Faisons de chacun de nos dragons un vrai tireur.

Sachons employer nos mitrailleuses sans schéma, par petits groupes, sachons les risquer, les exposer s'il le faut, ne pensons pas trop à leur protection et, dans un terrain comme le nôtre, on pourra aussi nous confier des tâches importantes que nous saurons remplir.

Mais, pour cela, il faut être fort. *Une cavalerie à effectifs trop faibles ne sert à rien.* Elle ne pourra jamais, dans ces conditions, remplir une mission indépendante. Chacune de celles que notre règlement nous assigne exige pour pouvoir être remplie, une certaine puissance. Une cavalerie faible ne peut faire de la bonne exploration. Si son réservoir de patrouilles est tôt épuisé et si son gros ne peut se maintenir dans le secteur qui l'intéresse aucune reconnaissance ne pourra progresser.

Pour occuper et garder un secteur, il faut pouvoir disposer d'un nombre de fusils et de mitrailleuses suffisant. Pour combler un vide, il en est de même. En un mot, si on veut pouvoir compter sur sa cavalerie il faut se garder de l'affaiblir comme

certains voudraient le faire sous prétexte « qu'elle ne sert à rien ». Ou bien une cavalerie forte ou pas de cavalerie indépendante. Il n'y a pas de moyen terme. Ainsi, qu'on n'enlève à nos brigades ni un cheval ni une mitrailleuse, mais qu'on augmente plutôt, si faire se peut, la force de nos escadrons.

Nous avons déjà le grand désavantage de ne pas posséder d'artillerie à cheval. Quoi qu'on en dise et même dans notre terrain, cette arme pourrait coopérer de la façon la plus utile avec la cavalerie. Il faut donc, si vraiment nous devons y renoncer, se garder de tout ce qui pourrait nous mettre en nouvel état d'infériorité.

L'emploi de la cavalerie en grandes unités, *opérant seule*, sans adjonction aucune d'infanterie, paraît devoir devenir plus rare. L'avenir est au *détachement combiné*. Les Allemands se sont bien gardés, sur le front occidental du moins, de laisser leur cavalerie faire « cavalier seul ». L'adjonction des bataillons de chasseurs et de l'artillerie a été pour beaucoup, pour ne pas dire plus, dans ses succès. Jamais, sans ces deux auxiliaires, elle ne serait venue à bout de sa tâche et, chose frappante, l'infanterie, loin de retarder la marche, l'a plutôt accélérée par le fait que les obstacles rencontrés sur la route étaient plus facilement surmontés. Si l'on fait des étapes moins longues, elles sont plus régulières. Si le kilomètre est parcouru moins vite, l'arrêt devant l'obstacle est plus court, ceci compense cela.

On peut à ce sujet se demander si la cavalerie allemande n'a pas abusé de ses bataillons de chasseurs. On a parfois l'impression qu'elle s'est quelque peu ménagée à leurs dépens. Ainsi il paraît certain que l'infanterie partit souvent deux à trois heures avant la cavalerie pour « déblayer la route ». Cette façon de faire est certainement pratique, mais ne saurait nous servir d'exemple. Je vois plutôt l'infanterie en soutien, tenant les passages derrière la cavalerie, gardant les portes ouvertes, ou bien servant de pivot pour la manœuvre, ou bien encore employée frontalement, tandis que la cavalerie, utilisant sa mobilité, se porte sur les ailes. En un mot, je la vois marchant non pas devant la cavalerie, mais derrière ou à la même hauteur suivant les circonstances.

La conduite du détachement combiné ne s'improvise pas ;

l'instruction de nos cours de cavalerie devra porter bien plus sur son étude que sur celle de l'arme travaillant seule. On ne pourra jamais fournir à nos officiers supérieurs assez d'occasions d'acquérir du métier et de l'habileté dans ce domaine¹.

En ce qui concerne l'*exploration*, l'étude des deux premiers mois de la guerre sur le front occidental ne nous apprend rien de très nouveau. Notre excellent règlement là encore, comme pour le combat, paraît pouvoir être conservé en entier. Tous les cas qu'il prévoit, toutes les règles qu'il indique sont d'actualité et cependant il est vieux de vingt ans !

La question de savoir si l'exploration ne devait plus se faire que par des pelotons ou des escadrons d'exploration ne semble pas être tranchée. Les renseignements sont contradictoires. D'une part, il semble que plus la guerre fournissait son contingent d'expériences, plus il devenait évident que seuls les pelotons ou les escadrons entiers avaient quelque chance de rapporter des renseignements. D'autre part, de nombreux faits prouvent que de faibles patrouilles ont fort bien pu remplir leur mission et qu'au contraire leur force n'a pas empêché des escadrons entiers de se faire prendre ou d'échouer dans l'accomplissement de leur tâche.

Ici encore, il ne faut pas généraliser, les circonstances seules indiqueront lequel des deux systèmes devra être employé. Une chose est, par contre, certaine. Pour qu'un escadron d'exploration ait quelque chance de revoir son gros un peu rapidement, il faut lui adjoindre une station héliographique. Il faut qu'il puisse, par ce moyen, faire connaître sa position et qu'on puisse le rappeler là où on le veut. Les événements se précipitent généralement avec une telle rapidité, la situation de la cavalerie

¹ Les Allemands ont poussé très loin le système du détachement combiné. Non seulement ils l'employèrent pour le combat et pour le service de reconnaissance mais aussi, ce qui peut paraître étrange à première vue, pour leurs patrouilles de destruction. Ce fut tout particulièrement le cas sur le front russe.

En septembre 1915, entre autres, une patrouille reçut l'ordre de détruire la voie ferrée Molodeczno-Poloczk. Elle était forte de deux escadrons, une compagnie de cyclistes, quatre mitrailleuses, *un canon* et un détachement de pionniers. Au dire des Allemands elle aurait pleinement réussi dans sa tâche malgré l'intervention d'un bataillon russe. Un peu plus tard un nouveau détachement de destruction fut envoyé vers la ligne de chemin de fer Minsk-Smolensk. Il était composé d'un escadron, *un canon*, deux mitrailleuses et des pionniers.

A vrai dire, son chef laissa en cours de route son canon et ses mitrailleuses et termina son entreprise avec l'escadron et les pionniers seuls.

est si changeante qu'après avoir rempli sa mission l'escadron détaché ne sait où rejoindre son gros. C'est une unité qui erre et qui manque sans utilité pour personne ; les effectifs fondent et rien ne fond plus vite que la cavalerie.

En outre, dans la crainte de ne plus revoir ses escadrons, le commandant de la cavalerie aura facilement la tendance à se montrer trop parcimonieux et l'exploration pourra en souffrir.

En tous cas, les stations héliographiques ont rendu de grands services aux divisions de cavalerie allemandes.

L'attribution de cyclistes aux escadrons d'exploration, sur le front occidental et dans la bonne saison, paraît avoir donné également de bons résultats. Les belles routes de France se prêtaient du reste à cette combinaison. Les avions et les drachen ne semblent pas avoir diminué sensiblement l'activité de l'exploration par la cavalerie. Les reconnaissances de détail ne pourront jamais se faire par eux ; il en est de même lorsque le temps est brumeux ou le pays boisé. Par contre, *l'exploration du champ de bataille* leur appartiendra exclusivement ou presque.

En ce qui concerne les *formations*, il est difficile de dire dès maintenant les changements que la guerre apportera. Il faut attendre que les expériences faites aient pu être recueillies et contrôlées avant de procéder à une revision quelconque. On peut prévoir que ces modifications porteront sur l'échelonnement des colonnes, sur la marche en lignes déployées, sur le fractionnement en échiquier des escadrons¹. Il faudra condamner toute formation compacte. Dans les marches, il faudra avancer avec les escadrons, les pelotons même, échelonnés, les rangs ouverts peut-être et distants. Il faudra rechercher les lignes déployées et éviter, d'une façon générale, les colonnes, ce qui ne facilitera pas la manœuvre ni n'augmentera la mobilité.

Mais, par-dessus tout, il s'agira de développer le sens du terrain jusque chez le dernier cavalier. Il faudra lui apprendre encore mieux qu'aujourd'hui la valeur du couvert. Les manœuvres nous ont gâté sous ce rapport et nous devons profiter des expériences des autres.

¹ Voir l'excellente brochure du lieut.-colonel Carrère : *Cavalerie. Son emploi dans la guerre moderne*. Lavauzelle, Paris 1916,

* * *

En terminant cet exposé, je veux répéter ce que j'ai dit au début. Si je me suis occupé spécialement de la cavalerie allemande, c'est que c'est sur elle que j'ai pu me procurer le plus de renseignements. Quand on pourra le faire, il vaudra certainement la peine d'étudier l'action de celles des autres belligérants, à commencer par la cavalerie belge, qui par ses effectifs moins grandioses et par la nature de sa tâche, présente pour nous le plus grand intérêt. Puis il faudra suivre la cavalerie française dans ses nombreuses opérations. Il faudra entre autres se rendre compte du travail des 7^e et 10^e divisions, au début de la campagne, dans la région de Virton et d'Arlon, devant les 3^e et 4^e corps, ainsi que de celui des unités qui opérèrent vers Neufchâteau et Bouillon. Il faudra détailler le raid du corps Sordet en Belgique et l'emploi si important des deux corps de cavalerie (1^{er} et 2^e) lors de la retraite de l'armée britannique, le rôle du même corps Sordet sur l'Ourcq, celui du corps Conneau à la bataille de la Trouée de Charmes et vers Provins, celui du corps de Mitry au camp de Mailly, enfin les nombreuses actions de la cavalerie française dans la période de la « course à la mer ».

Sur le front occidental encore, il ne faudra pas négliger l'étude de la cavalerie anglaise. Son action pendant la retraite de son armée, en particulier à Valenciennes le 24, à Cambrai le 26, puis à la Marne, plus tard encore, en octobre, au Mont des Cats, mérite plus qu'une simple mention. Elle a en outre à son actif la part importante et glorieuse qu'elle prit à la bataille d'Ypres (17 octobre au 6 novembre), durant laquelle elle se maintint plus de dix jours dans les villages de Messines et de Wytschaete, dans des circonstances très difficiles.

Une pareille recherche sera des plus instructives pour les officiers de l'arme. Elle réussira probablement à convaincre les autres de l'utilité de la cavalerie¹. Cette utilité, j'ai essayé de

¹ Il ne faut pas se laisser hypnotiser par la guerre de tranchées. Seule la guerre de mouvement peut amener la décision. Il n'y aura du reste pas toujours des guerres d'usure, et il serait faux de considérer cette forme de combat comme celle de l'avenir.

Si la guerre de tranchées a pris dans le conflit actuel une pareille extension, cela résulte bien plus du fait que les Allemands ont dû combattre sur deux fronts que des progrès de l'armement et de la technique moderne.

la démontrer ici. Je ne sais si j'y suis parvenu et j'ai gardé comme réserve l'opinion d'un connaisseur dont personne ne contestera ni l'autorité ni la compétence et qui n'est rien moins que le général Bonnal. Voici ce qu'il écrit dans son livre *Les Conditions de la guerre moderne* :

« En se bornant à examiner les opérations des corps de cavalerie constitués au début de la guerre actuelle, aussi bien dans l'armée allemande que dans l'armée française, on constate que ces grandes unités cavalières ont rendu d'importants services aux armées qu'elles étaient chargées d'éclairer et de protéger. »

Cette opinion est la meilleure réponse à faire à ceux qui parlent de la « faillite de la cavalerie ».

Lieut.-col. POUDRET.

Ces lignes étaient écrites lorsqu'un article, paru dans le numéro du 24 février 1917, de la *Steffleur's Militärblatt* m'est tombé sous les yeux. Son auteur, le capitaine Adorjan Szmrecsanyi, a été amené par les expériences de la guerre à des conclusions à peu près identiques à celles que j'ai exposées. Les voici en résumé :

La mobilité de la cavalerie, les fortes étapes qu'elle peut fournir lui permettent d'apparaître par surprise sur des points importants. Cette faculté a été largement utilisée dans la guerre actuelle. Tantôt arrivant à propos pour renforcer un front menacé, tantôt agissant sur une aile comme « fliegende Reserve », partout son intervention rendit les plus grands services, sans parler de son rôle dans la défense et surtout dans la poursuite.

Ces interventions se firent presque toujours sous forme de combat par le feu.

Le capitaine Adorjan estime que l'instruction de la cavalerie moderne doit être modifiée sous plus d'un rapport. Il préconise les courses à travers terrain, le développement du tir à cheval et à pied, l'augmentation de la force numérique des escadrons afin de compenser l'absence dans la ligne de feu des hommes restés aux colonnes de chevaux. Il voudrait une attribution plus grande de mitrailleuses, des exercices de *détachements combinés* et l'abandon par la cavalerie des places d'exercices car celles-ci ne valent pas *le terrain*.

En ce qui concerne l'exploration, le capitaine Adorjan voudrait la voir faire par des *détachements combinés*, capables de combattre, le combat pouvant seul procurer les renseignements nécessaires.

Cette évolution est intéressante à constater, car jusqu'ici la cavalerie austro-hongroise passait pour être restée très « ancien style ». C'est même probablement cet attachement à la tradition qui fut la cause de son rendement comparativement faible dans la guerre actuelle. Malgré les pronostics de ceux qui s'obstinaient à voir en elle, sans qu'on sut bien pourquoi, la meilleure cavalerie de l'Europe, elle ne paraît pas avoir justifié cette réputation.

